

LA
FABRIQUE
DES
HÉROS



Xavier Mauméjean



SHERLOCK HOLMES

DÉTECTIVE
DE L'ÉTRANGE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

**LA
FABRIQUE
DES
HÉROS**

Collection dirigée par
Tanguy Habrand et Dick Tomasovic

Ouvrage publié avec l'aide
de la Fédération Wallonie-Bruxelles



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

Graphisme: Jack Durieux
Mise en page: Mélanie Dufour
© Les Impressions Nouvelles – 2020
www.lesimpressionsnouvelles.com
info@lesimpressionsnouvelles.com

Xavier Mauméjean



SHERLOCK HOLMES

DÉTECTIVE
DE L'ÉTRANGE

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À Jacques Baudou et Paul Gayot,
pour le *Mémorial* et *Le Musée de l'Holmes*,
en amitié 'pataphysique.

*Ma vie est un long effort
pour m'évader des banalités de l'existence.*

Sherlock Holmes dans « La Ligue des rouquins »

*Tout vaut mieux que l'inaction, mais je crois
que l'on nous a aiguillés vers un conte de Grimm.*

Sherlock Holmes dans « Le Vampire du Sussex »

Où l'on présente le détective

Dire que le personnage de Sherlock Holmes a influencé le roman policier relève de la vérité simple. Il impose le modèle du détective logicien dans le récit à énigme, à la fois source d'inspiration et contrainte pour ses successeurs. Hercule Poirot, Miss Marple, Nero Wolfe ou Ellery Queen ont dû en assumer l'héritage et, même sous forme de relectures postmodernes, nous n'en avons toujours pas fini.

Comme figure, il est tout simplement une icône aux attributs immédiatement reconnaissables : casquette *deerstalker*, pipe et manteau *macfarlane*, dont l'origine importe peu, qu'il s'agisse d'Arthur Conan Doyle, du dessinateur Sidney Paget ou de l'acteur William Gillette, tant il est vrai que l'on ne prête qu'aux riches.

De même impose-t-il son contexte. Le Londres fictionnel dans lequel il évolue contribue à définir la cité victorienne, tout comme le Rastignac de Balzac marque en profondeur la représentation de Paris au XIX^e siècle. Ce qui est faux influence le vrai, ou plutôt met au jour des pans du réel qui ne peuvent être saisis que par l'imaginaire. Sherlock Holmes apparaît ainsi comme « fauthentique¹ », présente cette propriété qu'a le faux de signifier le réel, précisément cette part du

réel que le réalisme n'atteint pas. Ce qui est fauthentique est faux mais présente des critères indubitablement vrais qui provoquent un effet réel de persuasion.

Au point que, chaque année depuis 1897, le détective reçoit des centaines de lettres en provenance du monde entier. *Letters to Sherlock Holmes* (1985)², édité par Richard Lancelyn Green, en propose une sélection. Demandes d'autographe, cartes de vœux, invitations à donner une conférence ou à être le témoin d'un mariage (Watson est également invité), certaines tiennent le détective pour un personnage de fiction, d'autres l'estiment vrai. On le sollicite pour résoudre des mystères, qui vont de la disparition d'un portefeuille ou d'une perruche, à d'authentiques et tristement tragiques cas d'assassinat ou d'enlèvement d'enfant. Chaque lettre reçoit une réponse, l'Abbey National Building Society ayant créé pour ce faire un poste de secrétaire à plein temps. Les fictions de Conan Doyle, attribuées au narrateur fictif qu'est Watson, génèrent une véritable correspondance chez des personnes bien réelles, le tout renforçant l'effet de fauthentique.

Au sein du roman policier, Holmes forme à lui-seul un singleton, un ensemble qui compte un seul élément. Il en est d'ailleurs conscient et le revendique. Ainsi, dans *Une étude en rouge* (1887), précise-t-il à Watson le caractère exceptionnel de sa profession : « Eh bien ! J'ai mon propre métier. Je crois bien être le seul

à l'exercer dans le monde.» Holmes est un « détective-conseil », il intervient lorsque tous les enquêteurs, détectives privés et inspecteurs, ont échoué : « J'écoute leurs histoires puis ils écoutent mes commentaires ; à la fin, j'empêche les honoraires ! »

Holmes est donc unique. À partir de là, on ne s'étonnera pas qu'il soit l'objet de biographies. William Stuart Baring-Gould publie un *Moi, Sherlock Holmes* (1962), appuyé par *The Annotated Sherlock Holmes* (1967), commentaire des romans et nouvelles qui demeure une édition critique de référence. Michael et Mollie Hardwick proposent, à la suite du film de Billy Wilder, *La Vie privée de Sherlock Holmes* (1970) et *The Private Life of Dr. Watson* (1983). Nicholas Meyer dans *La Solution à 7 %* (1974) raconte comment Watson contraint Holmes à suivre une cure de désintoxication à Vienne, auprès du jeune médecin Sigmund Freud. Austin Mitchelson présente *The Baker Street Irregular* (1994) comme une biographie non autorisée. Sherlock Holmes et son frère aîné Mycroft, issus de la petite noblesse terrienne, montent à la capitale, bien décidés à s'y faire un nom. Calculateurs, antipathiques, ils n'hésitent sur aucun moyen pour parvenir à leurs fins, Watson étant là pour nettoyer les faits et proposer un compte rendu officiel. Tout comme il en va pour les personnes existantes, l'exercice biographique présente des contradictions qui contribuent paradoxalement à l'effet de réalisme. Peu importe ce

qui est dit de Sherlock Holmes, dès lors qu'on ne cesse de parler de lui.

Après s'être fait une place à part dans son genre d'origine, Holmes va s'en détacher. En effet, l'importance du détective le conduit à se déplacer vers d'autres aires littéraires. Holmes va influencer les différents domaines de l'imaginaire : fantastique, science-fiction et *fantasy*. Un enquêteur nomade, jamais très loin du 221 B Baker Street mais tout de même ailleurs. Comme on le dirait d'univers parallèles, accolés mais qu'une distance indéfinie sépare.

Évoquer une figure majeure du récit policier sans parler de récits policiers oblige à faire des choix. Or choisir, c'est forcément renoncer. Nous évoquerons certaines des œuvres les plus représentatives, sans vain souci d'exhaustivité. Un pas de côté, en somme, sur les chemins d'existences parallèles de Sherlock Holmes.

1

Une étude en convergence

Sherlock Holmes n'est certes pas le premier détective qui fait appel au raisonnement. Le logeur de Baker Street en est parfaitement conscient et, alors qu'il vient à peine d'entamer sa colocation avec Watson dans *Une étude en rouge*, il commente avec ironie le statut de ses prédécesseurs. Le chevalier Dupin d'Edgar Allan Poe est un « type tout à fait inférieur » qui multiplie artifices et numéros de théâtre ; l'enquêteur du roman d'Émile Gaboriau, *Monsieur Lecoq* (1869), est « une misérable savate ». Watson, qui tient ces deux références du récit policier pour majeures, s'en trouve contrarié.

Dans le réel objectif, il en va autrement. Pierre Nordon rappelle avec *Sir Arthur Conan Doyle, L'homme et l'œuvre* (1964) que dans les carnets de l'écrivain, tenus en 1885-1886 et préparatoires à la rédaction d'*Une étude en rouge*, Gaboriau est plusieurs fois mentionné, y compris sur la page esquissant les premiers traits du docteur Watson. Le 15 décembre 1900, lors d'un entretien qu'il accorde à la revue *Tit-Bits*, Conan Doyle apparaît plus clément que son détective. L'écrivain le corrige, se voit contraint de rattraper les propos de sa création dont il adoucit le

jugement, au moins pour Dupin. Ce qui, selon lui, distingue l'enquêteur d'Edgar Allan Poe de Holmes est que ce dernier dispose d'authentiques connaissances scientifiques.

En grec, *historikos* désigne « l'enquêteur », celui qui identifie un problème, en analyse l'effet, remonte à sa cause en reconstruisant l'enchaînement des événements et fournit une résolution. Pour Aristote, l'historien collecte les faits particuliers, quand le poète propose des modèles généraux³. D'une certaine manière, Sherlock Holmes parvient à concilier travail de l'historien et création poétique, *History* et *story*, faits et fiction.

Pour la majorité des lecteurs, Holmes incarne l'usage adéquat de la raison. Une faculté qui exerce sa pleine mesure lorsqu'elle n'est pas embarrassée par les exigences des besoins et des sentiments. Dans « La Pierre de Mazarin » (1921) il déclare : « Je suis un cerveau dont le corps n'est que l'appendice », et précise dans « L'Illustre Client » (1924) : « J'utilise ma tête, non mon cœur. » Holmes s'applique ainsi à garder la raison de toute influence extérieure, et par là même détermine-t-il son propre mode de vie afin de tenir cet impératif rationnel.

Quantité d'exemples prélevés dans les récits de Conan Doyle pourraient mettre en doute cette éthique. Ainsi du rapport que le détective entretient avec la nourriture, régime qui alterne jeûne et

dégustation, ascèse et livraisons des plus grands traiteurs ou restaurants fins⁴. Il en va de même pour l'absence d'intérêt qu'il semble vouer aux femmes. Au fil des récits, Holmes multiplie les déclarations misogynes; pourtant dans «La Crinière du lion» (1926), le détective déclare : «J'ai rarement éprouvé de l'attrait pour les femmes, car mon cerveau a toujours gouverné mon cœur, mais il m'a suffi de regarder ce visage parfaitement dessiné, cette fraîcheur douce dans la coloration du teint, pour comprendre qu'elle devait émouvoir tout homme qui la rencontrerait.»

L'important est que le personnage croit en cet apprivoisement des sens par la raison, ou feint de le croire, et en persuade son entourage. Au sein des enquêtes, il est *le* détective logicien, et les lecteurs des récits le tiennent pour tel.

Reste à savoir quel raisonnement privilégie le détective. De son propre aveu, Holmes procède par déduction, et le deuxième chapitre d'*Une étude en rouge* qui expose pour la première fois sa méthode est d'ailleurs titré «La science de la déduction». La déduction consiste à tirer d'une ou de plusieurs propositions données une autre proposition qui en apparaît comme la conséquence nécessaire. Il s'agit d'un raisonnement par inférence, consistant à affirmer l'existence de ce qui n'est pas immédiatement donné à partir de ce qui l'est ou de ce qui l'a été. Penser que demain il fera jour est une inférence. Plus précisément, Holmes procède